

« Nous aurons attendu plus de trente ans pour lire *Les conversations de Goethe avec Eckermann*, et nous ne regrettons pas notre attente. Ce merveilleux ouvrage est d'un enseignement éternel, c'est Goethe, et lui, qui donnent les dernières indications les plus fécondes qui furent jamais imprimées avant l'éclipse du bon-sens métamorphosé par une méchante fée en sens commun. Maintenant nous voudrions tout relire. Wilhelm Meister, les affinités électives, le Faust, tout le théâtre, découvrir le divan... nous sommes définitivement tenus dans l'enchantement par toi, Johann Wolfgang, l'homme si précieux. On trouvera ci-après, erratiquement collationnés au gré de nos intuitions, quelques-uns des passages qui nous ont frappés, et, parfois, pourquoi. »

# L'horreur du beau

h t t p : / / g a l l i c a . b n f . f r / a r k : / 1 2 1 4 8 / b p t 6 k 6 9 3 7 4 r . r =  
 h t t p : / / g a l l i c a . b n f . f r / a r k : / 1 2 1 4 8 / b p t 6 k 6 9 3 7 5 3 . r =

On les classe, on les honore, on en fait de belles collections, on fait la grosse voix prête à tout pour défendre son intégrité sacrée et celle de son auteur, on s'exclame qu'il y a « beau texte » et donc obligation de révérence et d'imitation - qu'en tout cas des critères suprêmes ont été gagnés sur le néant pour le perfectionnement du texte, on fait tout, sauf de les lire, les textes, en écoutant ce qui est écrit dedans.

C'est au point qu'aujourd'hui, « produire » du beau texte n'est plus qu'une opération dont les règles sont établies de longue date et ne souffrent aucune dérogation, et tout spécialement en ce qui concerne l'invention qu'il est convenu d'attendre de lui. En bref le logiciel aie-beau-texte n'est plus qu'à deux doigts d'être enfin disponible, et c'est en effet souhaitable, car ses incohérences inévitables, au moins, réserveront quelques absurdes mais amusantes bourdes dadaïdes que les humains mécanisés qui beaux-textent ne sont plus en état de performer.

Toute littérature se conchie de toute éternité, qui veut sauvegarder les conditions de son irréalisation perpétuelle. Que l'on n'écrive pas pour un achèvement immédiat, et l'on est un poison pire que tous.

Raison pour laquelle seuls les modes d'emploi, une philosophie et une poésie véridiques peuvent encore nous instruire.

On voit bien ce que le livre, le texte, en terme de préoccupation isolée, en apparence si bien intentionnée et si nécessaire, et qui plus est si efficace économiquement, précipitent comme situation, où l'accomplissement de quoi que ce soit, vanté, clamé, magnifié, défendu par tous avec véhémence simulée de tout premier ordre, rend définitivement impossible.

Les mots se trouvent encore pour l'écrire sans doute, ce qui serait une preuve contre la mauvaise image que nous donnons de la littérature... si le lecteur, lui, n'avait pas disparu, pour cause d'inutilité totale. Pour nous comme pour tout le reste, d'ailleurs.

Ouvrager du beau texte en vue d'étages accueillantes et bénies nous plonge au même titre que l'industrie fétide du

livre, dans la même abjection. Nous attendons cependant le moment où nos considérations deviendront beautés officielles classifiées, la boucle étant bouclée sur le rangement et ce que l'on en

raconte sans l'entendre.

Nous avons la terrible ambition, n'ayant pas la fibre assassine, de faire usage du langage *in extremis*, avant ce blocage général où plus rien ne sera possible

que quelques vagues grognements dénommés mots, servant prétendument à s'exprimer, comme si le langage avait jamais été conçu pour ça.

Très certainement en vain, mais dans la

seule perspective convenable d'occuper le peu de temps imparti au vivant avant de décéder.

« Les Anglais, dit madame de Goethe, aiment surtout le caractère de Henri Smith, et Walter Scott paraît avoir fait de lui le héros du livre. Ce n'est pas mon favori; celui qui me plaît le mieux, c'est le prince. »

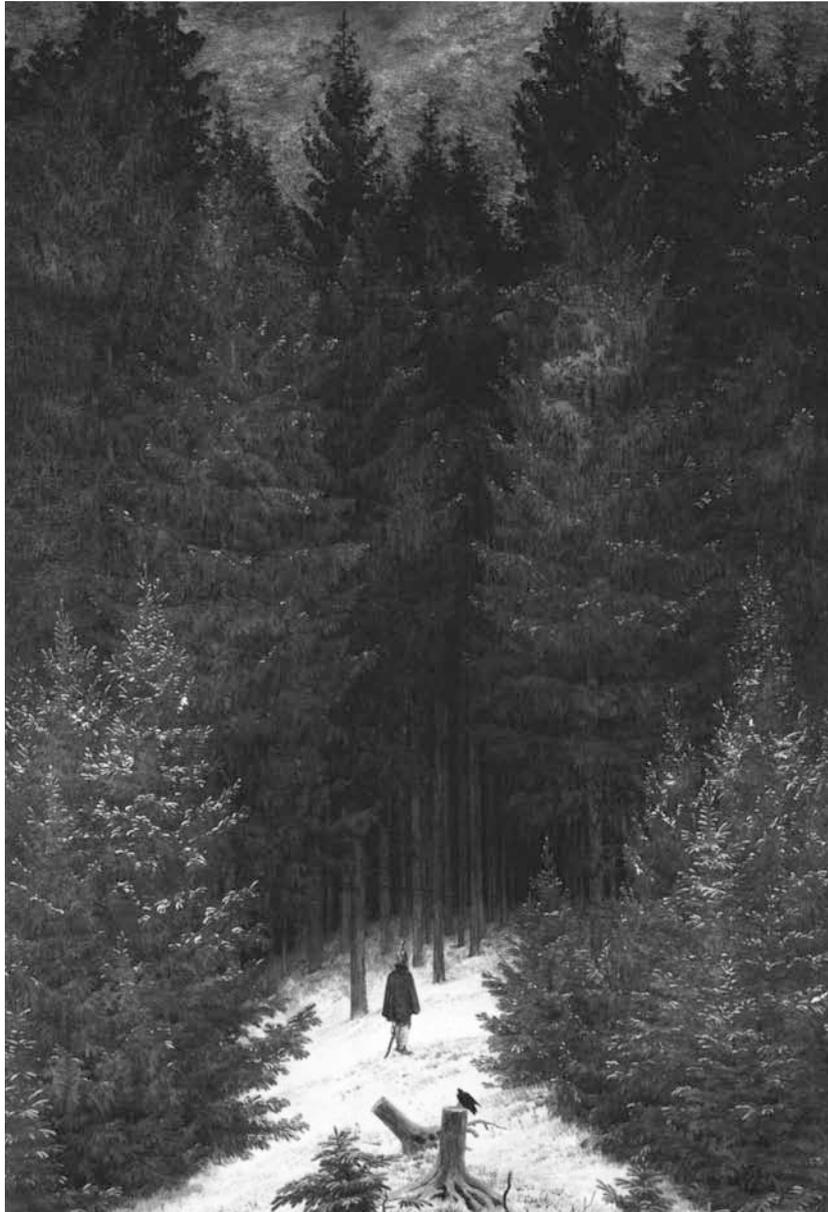
« Le prince, dis-je, malgré sa brusquerie, reste encore digne d'être aimé, et il est aussi bien dessiné que pas un. »

-Lorsqu'il est à cheval, dit Goethe, et qu'il élève sur son pied la jolie harpiste pour l'embrasser, voilà un trait de ce damné art anglais! Mais vous autres femmes, quand vous prenez ainsi parti, vous avez tort; vous ne lisez un livre que dans le désir d'y trouver un aliment pour votre cœur, un héros que vous puissiez aimer. Ce n'est pas ainsi qu'il faut lire; ce n'est pas un caractère qui doit vous plaire; c'est le livre. »

Conversations avec Eckermann, Vendredi, 3 octobre 1828.

A lire Goethe, on se dit alors que nous sommes à un moment où le pire étant consommé, on se met à frôler le meilleur; que l'accomplissement de la parole que préserva le livre si longtemps n'est peut-être pas si éloigné de se produire. Alors cette proximité soudaine fait peur, c'est comme si, malgré nos vitupérations, nous avions été aussi peu vraiment enclins à en considérer l'avènement; que nous n'avions su qu'en exprimer couragement, avec forfanterie, la velléité.

Considérer cet avènement en face est une sacrée affaire et s'y préparer est déjà tout un problème inconnu.



## richesse des êtres

La perspective la plus étrange s'inverse brutalement! Opinions, avis, principes ne tiennent plus. Seuls les êtres dans leurs particularités respec-

tives et dans l'échelonnement d'une hiérarchie, peuvent ou non prendre tel parti ou tel autre avec justice, cela n'est considérable qu'en fonction de

leur caractère singulier.

Avoir voulu raboter les lois, les jugements et les opinions sur une base commune est un non-sens qui aboutit à un nivellement vers la plus innommable bassesse, donnant tout droit au minable et sanctionnant l'excellence.

Mais le mal est fait et le minable décide.

Il faudra aller désormais jusqu'à la conséquence dernière d'une telle catastrophe ou « monde à l'envers ».

C'est justement de cette perspective

atroce que nous voudrions trouver le moyen de nous extraire. Nos meilleurs philosophes nous détournent d'un tel dessein et nous enseignent la patience et l'audace qui réunissent tous les traits du désastre et, au dernier moment, les dirigent vers le soleil.

# Goethe pourquoi ?

Pourquoi reprendre encore une fois cette vieille bademe de Goethe, et surtout dans le contexte des pontifiants commentaires de son majestueux Moi, ponctué par les « oui maître » de son fan ébloui, Eckermann ? N'a-t-il pas, le grand homme, été assez encensé, honoré, magnifié jusqu'à l'institution totale ? Certes. Mais il y a une chose qui ne lui est pas arrivée malgré tous ces hommages : il n'a pas été lu. Pillé, ignoré, défiguré, décoré, paraphrasé, dépenaillé de citations et de bons conseils de savoir-réussir, mais pas retenu une seconde. Ni, du coup, dépassé. Puis cette charnière entre dix mondes qu'est Goethe, sa relation avec Schiller, son anti-philosophie si ingénue qui souligne la façon dont Kant est alors compris et Hegel (nous prononçons intentionnellement « éjel ») ne l'est pas du tout ; à l'profondeur et l'ampleur qu'aura pu atteindre la figure classique de l'homme (ici, par la poésie et la politique)

au moment où elle bascule dans une corruption (selon un lieu commun à revisiter sérieusement) qui deviendra peut-être féconde, les prémices de Nietzsche contre Wagner, de Heidegger, l'ignorance de Hoelderlin, de Turner, le poids de Byron, Shakespeare, Molière, Voltaire, Napoléon, la fin avec Goethe de l'homme éclairé, le savant-poète de la Renaissance — et finalement, l'illustration simplement superbe de ce qu'est la grandeur d'un homme d'État quand son coeur est épris du bien public comme de la muse ; mille et dix mille raisons de lire enfin l'archi-statufié comme le malin benêt, l'homme charmant et affable, bien éduqué, sensible et passionné, peu assuré, entièrement dévoré par un engouement supérieur, irrépressible, qu'il partage avec son temps en le lui communicant. L'astucieux Goethe concentre sur lui toutes les qualités de son temps — c'est son plus fier mérite d'avoir surtout été ce

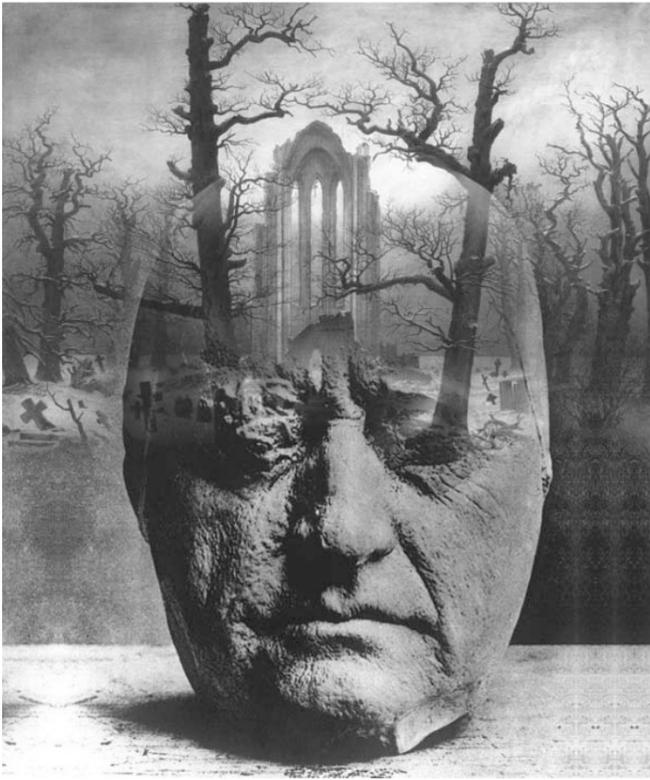
## pas bon que l'homme soit seul

L'admirateur béat, le faire-valoir des *Conversations avec Goethe*, Eckermann, passerait trop vite pour un imbécile. Il est à lui tout seul (qui ne cesse de mettre des « vous avez parfaitement raison » dans la bouche de Goethe s'adressant à lui) une démonstration de ce que le siècle a promu chez les êtres, au lieu de promouvoir des lignes de produits. Finalement on voit dans les *Conversations* deux personnes,

malgré le contexte hâbleur, ravi, couvert de privilèges et de satisfactions d'amour-propre, les objets d'un complet manichéisme. Il est de confiance en soi, isolés dans un monde de chaos et de flammes, qui s'accrochent l'un à l'autre. Eckermann et Goethe s'appuient l'un sur l'autre parce que rien ne parvient jamais à les rassurer totalement ; ni les honneurs, ni les flatteries, ni les cadeaux sous lesquels croule la maison, rien ne vient jamais garantir

que les autres lui ont donné à être, un emblème. Quand des hommes de qualité dirigent les peuples, ceux-ci n'ont jamais à s'en plaindre, car ce ne sont que les personnes qui peuvent ou non, selon leur caractère, leur nature (on appellera ça comme on voudra) s'orienter vers le vrai, le juste et le beau, lesquels ne peuvent jamais devenir des principes absolus sans éclater. Certains sont appelés à le percevoir, d'autres non. Il n'y a pas de jugement là-dedans, cette élection n'est pas démocratique, mais provient du « sacré ». Que ceux qui n'ont pas accès à cela baignent néanmoins dans cette influence favorable sans qu'ils le sachent, et c'est toute une époque qui se transfigure. Le tournant du 19e siècle offre une telle circonstance bienfaisante. Des personnalités médiocres s'en trouvent élevées, le tableau général s'embellit, la tonalité est heureuse.

Que des temps de vérité et de création s'ouvrent à nous, c'est pour cela que nous lisons Goethe, pour nous pénétrer de ce moment d'exception et croire possible l'avènement de son équivalent, et en bien plus splendide, pourquoi pas. Les êtres n'étaient alors ni meilleurs, ni pires. Leurs ridicules, leurs malaises et leurs manigances étaient les mêmes que ceux que nous connaissons. Mais une innocence délicieuse, un élan, un enthousiasme juvénile prenaient le pas sur les aspects misérables, relégués au second plan, comme des maux inévitables. Il y a de quoi en prendre de la graine, et la laisser germer pour une nouvelle saison d'amour, de déraison, d'exaltation, de joyeuse illumination de la vie. Que l'on en finisse avec l'étouffant, l'agossant spectre de la littérature au Bourbon (sic), déchirée entre amertume, mépris et hypertrophie du moi et du monde, cynisme, romanesque de la déchéance, chantant de sa voix pâteuse, haineuse, les chames contestables de la débaine humaine, entre cuite et mal de tête. De l'air ! « Qu'en pense Monsieur Goet' ? »



U87227 4887F8228 887 U887F8

lation, mais en privilégiant la dimension positive en toute allégresse. C'est à cette bonne disposition qu'il suffira de nous arrêter.

*France, en Angleterre, ont tes yeux fixés sur Goethe et agissent dans le même sens que lui. Cependant autour de moi on dinait et on causait gaiement. J'avais bien dit çà et là un mot, mais sans trop écouter. Une dame m'adressa alors une question; je fis sans doute une réponse peu en har-*

*monie avec la demande, car on se moqua de moi. « Laissez Eckermann, dit Goethe, il est toujours absent, excepté quand il est au théâtre. » On riait à mes dépens, mais cela ne me déplaisait pas. J'avais l'âme aujourd'hui remplie de bonheur. Je bénissais mon sort, qui, après d'étranges*



*vicissitudes, m'avait admis au petit nombre de ceux qui jouissent de la société intime et de la confiance d'un homme dont je venais encore à l'instant de sentir toute la grandeur, et que je voyais en ce moment même devant mes yeux dans toute son amabilité.* Samedi, 11 octobre 1828

Qu'entend Goethe par « populaire » ou « non populaire » ? L'idée de peuple semble problématique. Seuls les artistes, critiques, scientifiques, etc. peuvent être exemptés de celle-ci. On doit alors admettre que les manoeuvres, les agents de police, les conducteurs de bus, les vendeurs des magasins, les paysans, les petits employés en général, c'est-à-dire l'écrasante majorité de la population, n'ont pas la capacité d'aborder les ouvrages de Goethe. Cependant il peut se faire qu'un conducteur de bus, provisoirement et par expédient ainsi employé, ou pendant ses loisirs, développe avec passion et enthousiasme un intérêt pour Goethe qui pourra être payé d'un résultat peut-être supérieur à celui qu'obtiendra un artiste ou un critique. « Populaire » dans l'esprit de Goethe ne veut pas tant dire plébéien, qu'exclusivement orienté sur des préoccupations simplifiées et incapable de refréner son élan vers la vulgarité, le sens commun le plus étroit. À cet égard certains commerçants ou des professions libérales, des diplomates ou des princes même auront tout autant de mal à s'arrêter à des délicatesses de vue que le plus bas des esclaves du quotidien, obtus, prisonnier des limitations ordinaires. Et parfois aussi des artistes ou des scientifiques eux-mêmes, certes, très médiocres et hors

## publicité

« Nos talents aujourd'hui doivent tout de suite être servis à la table immense de la publicité. Les revues critiques qui chaque jour paraissent en cinquante endroits, et le tapage qu'elles excitent dans le public, ne laissent plus rien mûrir sainement. Celui qui aujourd'hui ne se retire pas entièrement de ce bruit, et ne se fait pas violence pour rester isolé, est perdu. Ce journalisme sans valeur, presque toujours négatif, ces critiques et ces discussions répandent, je le veux bien, une espèce de demi-culture dans les masses ; mais pour le

talent créateur, ce n'est qu'un brouillard fatal, un poison séduisant qui ronge les verts rameaux de son imagination, la dépouille de son brillant feuillage, et atteint jusqu'aux profondeurs où se cachent les sucs vitaux et les fibres les plus délicates. Et puis la vie elle-même, pendant ces misérables derniers siècles, qu'est-elle devenue ? Quel affaiblissement, quelle débilité ? Où voyons-nous une nature originale, sans déguisement ? Où est l'homme entièrement de ce bruit, et ne se fait pas violence pour être vrai et pour se montrer ce qu'il est ? Cela réagit sur les poètes ; il faut aujourd'hui qu'ils trouvent tout en eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent plus rien trouver autour d'eux. » Vendredi 2 janvier 1824



## les « bons » négriers

« Pendant que les Allemands se tourmentent à résoudre des problèmes philosophiques, les Anglais, avec leur grande intelligence pratique, se moquent de nous, et gagnent le monde. On connaît leurs déclamations contre la traite des esclaves, et pendant qu'ils veulent nous persuader que leur conduite a pour motifs des raisons d'humanité, il se découvre que le vrai motif est tout à fait positif, comme tous les motifs qui déterminent les Anglais ; on le savait déjà, et on de-voit le savoir encore une fois. À la côte occidentale d'Afrique, ils emploient eux-mêmes les nègres dans leurs grandes possessions. Il est donc contre leurs intérêts

qu'on aille les leur enlever. En Amérique ils ont eux-mêmes établi de grandes colonies de nègres, qui rapportent beaucoup, et qui donnent chaque année un grand revenu en esclaves. Ils suffisent avec eux aux besoins de l'Amérique du Nord, ga-

gnent ainsi beaucoup par le commerce, et l'importation par des étrangers nuitait beaucoup à leurs intérêts commerciaux ; ainsi ce n'est pas sans bons motifs qu'ils prêchent contre ce trafic inhumain. Encore au congrès de Vienne l'ambas-

## regard du chien

Goethe avait peur du regard des chiens ; à voir ce petit bouledogue chétif, tendant sa laisse pour se diriger sur moi comme sur La Grande Attente toujours à chaque fois déçue du pauvre animal, avec ses

grands yeux noyés dans le gris d'huile de l'âge, de l'amour et de la détresse, il y a de quoi avoir peur du regard des chiens. On a coutume de prendre nos corps pour des constitutions analogues



## danger d'Angers

Peut-être un peu abusé par la vanité, Goethe ne voit pas l'horreur de son buste par David d'Angers, ce portrait à l'air chagrin, mesquin et fort laid, au grand front qui semble enceint d'un futur effrayant, prêt à éclater. Par contre il entrevoit l'atrocité montante des époques qui vont lui succéder dans Notre Dame de Paris de Hugo, où il ne voit que marionnettes absurdes — archétypes les plus récents de notre modernité ignoble.

## qualités françaises

« Les qualités que l'on exige d'un homme bien doué, que l'on admire en lui, sont variées, et les exigences des Français en cela sont, sinon plus grandes, du moins encore plus variées que celles des autres peuples. En voici une liste que l'on peut

s'amuser à parcourir ; elle est écrite sans méthode, et peut-être n'est-elle pas encore complète : Profondeur, génie (force d'invention), puissance de coup d'oeil, élévation, naturel, talent dans l'exécution, mérite dans la pensée, noblesse, esprit, bel esprit,

## le « pauvre » Goethe

Ainsi est-il dénommé impudemment par le plus ancien traducteur des *Conversations*. Tout cela parce que Goethe mendie la consolation d'Eckermann au sujet de sa *Théorie des couleurs*, laquelle n'a jamais eu aucun succès de son vivant. Pauvre en français s'entend dans le double sens de non-heureux et non-riche. Deux acceptions qui s'accordent mal avec Goethe qui, même si son train ne lui a pas permis de soutenir une maison à Paris (mais sans doute aurait-il voulu y briller par le faste le

plus extrême), avait tout le bien dont il pouvait avoir besoin. Et quant au bonheur, il est peu d'hommes qui aient connu, avec ses qualités, une vie si accomplie, si longue et si plaisante. Qu'un traducteur des *Conversations* avec Eckermann se permette cette formule (qui, elle, est vraiment malheureuse) peut encore s'entendre au sens où, pour Goethe comme pour tant d'autres, malgré les plus hauts hommages et la reconnaissance la plus avérée, un artiste ne rencontre jamais vraiment son public. Ce dernier, de-

à celles des animaux — et même « des autres animaux », mais c'est bien l'inverse qui est vrai ; nous projetons sur les bêtes le sentiment de notre propre conformation corporelle. Sinon l'on ne ferait pas des tests sur les souris blanches (en imaginant leur validité pour l'humain), et jamais on ne se prendrait de compassion (comme pour ses semblables) envers les animaux

Il était de sa nature d'envisager l'avenir sous le plus grand optimisme et, malgré le cataclysme dont Goethe aura été un non négligeable vecteur, il est certain que nos périodes d'ombre et de ruines porteront leurs fruits, aussi longtemps cela prendra-t-il, et c'est la forte conviction de Goethe, et de Nietzsche en son héritage, qui le prescrit. Ce portrait dans son horreur dévoile sans doute aussi, déguisé en type adorable, le crocodile que fut le grand homme.

*bon esprit, âme, sensibilité, adresse du goût, bonté du goût, intelligence, justesse, convenance, accent, bon ton, ton de cour, variété, plénitude, richesse, fécondité, chaleur, magie, charme, grâces, attrait, légèreté, vivacité, finesse, brillant, saillant, pétillant, piquant, délicatesse, ingéniosité, style, versification, harmonie, pureté, correction, élégance, perfection.* » Mardi 16 décembre 1828

vant le succès d'un homme, regarde le succès, mais non point les raisons de celui-ci, et examine encore moins les intentions originales. L'artiste reste, quel que soit son triomphe par ailleurs, certes un incompris, mais pas pauvre pour autant, loin de là. Le vrai pauvre est celui qui ne comprend pas et l'ignore. Sans doute faut-il qu'il en soit ainsi. Quelque chose alors se préserve. Mais nos temps voient cela se préserver trop, jusqu'à l'éclipse totale du fait.

# En son sein même le langage est partage

Violante Claire préserve. Quand elle écrit le rat qui meurt sur le bord de la route, c'est pour qu'il persiste.

Il y a un malentendu patent concernant l'édition. Un soupçon ancestral s'est installé sournoisement au long du temps, qui laissait entendre qu'écrire était obscur et réclamait l'exégèse. Le monde était une évidence que l'écriture aurait mal abordée, demandant à être instruite, explicitée, clarifiée. Peu à peu le lire est devenu indolent et médiocre, prisonnier de son attente d'être conforté dans ses habitudes. Aller vers les choses, faire l'effort de les laisser dans leur condition initiale sans vouloir la troubler, s'oublia. Or Violante s'autopublie, si l'on peut dire, au moment de l'écrire. Claire est claire. Au

moment où elle se dit, tout est dit. L'édition n'a pas prise sur elle; ou si peu. Elle s'est déjà dite à même sa parole. Ça paraît assez clair pourtant malgré l'absurdité qui semble en découler, et que pourtant tout professionnel de la publication hurlerait comme une évidence qu'il a toujours défendue de tout son coeur depuis toujours.

Et ce n'est pas faux en un sens; ce que j'écris là tous le savent. On va le dire: respecter le dire de l'auteur, le conserver dans son intégrité, etc. Mais cette façon de parler est déjà, et surtout, un moyen d'isoler l'écrit de son accès direct. Il y a une volonté d'intercéder en la défaveur



de l'auteur qui prétend le protéger et le « mettre en valeur ». Pourtant nulle valeur dans le dire, seulement le dire qu'il faut

laisser dire et venir entendre. C'est si facile et terriblement difficile, mais justement c'est l'aisance qu'il faut privilégier. Il faut laisser faire avant de se préoccuper de décompliciter quand c'est trop tard.

Il faudrait apprendre à lire avec Violante Claire. L'orgueilleuse modestie de Claire n'est pas même autosuffisante. Elle est elle, telle. Elle écrit et c'est dit. À ceux qui veulent l'entendre chanter ses précieuses et ténues mélodies tout emprises, éprises de leur discrétion, d'y venir tendre l'oreille délicatement.

Ni Artaud, encore moins Nietzsche, dit Violante, n'ont été altérés par les grossières

interventions de leurs héritiers. L'écrit existe en un coeur et ne peut être atteint. Il en est sans doute tout autant de *Les journées de Florbelle* de Sade, quand bien même leur destruction aurait anéanti son plus beau livre, n'ont pas diminué le fond de ce qu'il a produit, qui est inaccessible à l'intervention. Ainsi de maints textes qui se soutiennent, paradoxalement, d'avoir été recopiés. Violante est d'un autre temps: La technique d'écriture d'aujourd'hui invalide l'édition dans son principe... Qui a encore besoin d'autre chose que de vendeurs? Et que peut-on encore attendre d'un vendeur?

## Michel Paul comte l'édition « résonnée »

« Il y a une forme de taxidermie de la pensée dans la constitution des textes. » S. Murdoch

Mettre bout à bout l'ensemble de ce que j'ai rédigé dans une édition épurée des contextes séparés n'aura aucun sens. Textes écrits pour mes journaux, pour mes pamphlets, films et projets de toute sorte, sont inséparables de la forme que je leur ai donnée, musique, image, maquette, typo, illustration, voix off, etc. Je l'ai suffisamment répété. Le texte ne peut pas se limiter, chez moi, aux mots. Tout y est « textes », en tous cas, motif à « lire ». Il faudra alors s'apercevoir de deux choses.

D'une part je ne me suis jamais produit que seul, et me suis toujours édité moi-même, que je l'ai voulu ou non, j'ai dû en passer par là, et souvent douloureusement. Mais j'ai fini par aimer. La « grande édition » n'aura donc rien à venir ramasser chez moi pour lui conférer une dignité que cela n'aurait pas eu sous ma main. Cette édition, qui n'a rien pu pour moi, ne pourra rien faire d'autre de moi que je n'ai déjà fait moi-même, qu'on se le rappelle. Elle viendra toujours trop tard. Et ce « trop tard » va résonner comme le glas de l'édition, en un écho prolongé.

D'autre part, en effet, le corollaire de cet état de chose me concernant est facile à remarquer: l'édition n'a jamais fait que falsifier, embourber et saccager. Ses mises à l'étalage, en beauté et en valeur, ses magnifications et ses hommages en auront remontré aux embaumeurs égyptiens, pour ce qui est d'ensevelir. L'édition, un linceul. Inutile de faire le détail des catafalques de la littérature, qui complètent leurs mises en bière chez le relieur. C'est à une terreur superstitieuse que l'édition aura réagi en enterrant les textes. Certains, sans doute, s'en sont sauvés, peut-être. Pourtant, ce n'est pas comme ça que les pensées se conservent. Les livres ne sont pas exactement des récipients dans lesquels se versent et se bouchent des cogitations.

Que la littérature et la culture dans son ensemble soit vineuse, alcoolique, a produit une étrange image du savoir et de la création. Mais puisqu'aujourd'hui, et sous ma multiplume électronique, elles ont mené leur sort jusqu'à moi, je l'adore et la bénis l'édition, sauf à l'autoriser à franchir les bornes de ce que mon expérience, isolée s'il en fut, m'a appris. Cette entente que je suis seul à entendre, j'y tiens désormais plus que

tout; et sans doute c'est toute la langue française qui en viendra à la considérer à son instruction, puisque je suis le résultat de toute une histoire dont, si elle me dépasse bien largement, je devais être le produit.

En somme isolé mais très symptomatique, emblématique, je suis une forme d'enseigne au titre même de ce que j'ai façonné comme imagerie parlante. Aussi je le répète l'édition ne trouvera rien à faire chez moi que je n'ai déjà fait. C'est aussi un tournant pour elle et pour beaucoup de choses du même ordre, qui n'ont plus qu'à disparaître ou à se métamorphoser.

Rien n'est sensé durer toujours ni emporter des regrets. Pour une autre ère, celle de l'informatique notamment, autres moyens de publication, mais aussi, autre public. Il reste à comprendre et à digérer tout cela sans amertume, et pour le bien commun. Les éditeurs devront se retirer et des partis comme le mien, bien plus développés que mes fragiles premiers pas, les remplacer naturellement.

Pourtant mes essais conserveront le charme de leur primauté. Certains le savent déjà. Ce n'est pas tant ce que mes textes racontent qui importe, d'ailleurs il sera toujours facile d'en démontrer la faiblesse et le manque de sérieux, que j'ai intentionnellement cultivés. Ce qui importe est la forme qu'auront prise ces tentatives.

Mais alors, sous une autre lumière soudaine, ce que j'aurais écrit prendra peut-être une autre apparence, et une édition « résonnée », strictement textuelle, elle (comme si ma propre édition en avait été une occultation voulue) devenir le dernier travail d'une édition qui tire le volet de fer et se reconverit. Je me flatte d'être ainsi, peut-être, le dernier auteur — non pas le dernier à écrire, cela va de soi, juste celui qui pourra encore porter ce malheureux titre, pour la dernière fois. En ce sens et celui-là seul j'encourage cette ultime mise au tombeau, en tant que sépulture monumentale.

Profondément axés sur l'esthétique, mes brouillons d'univers auront esquissé un monde tout autre, et sur tous les plans. J'ai suffisamment entendu clamer, après tant d'autres, leur peu de consistance, comme autant d'utopies. Seulement, les temps ne voient plus les choses sur le même ton, ces jours-ci. « Utopie », cela ne sonne plus comme quelque chose de bien clair. Tout semble l'être, et rien,

dans un instant de flottement. Ce qui compte maintenant c'est la création, l'invention. Que cela soit réaliste ou non n'a plus grand sens, curieusement. Il

y a une telle nécessité, une telle soif de terrain sur quoi poser le pied sous lequel le sol ne se dérobe point que tout, plutôt que rien, semble préférable. De là

le poids de mes maigres apports et de mes brèves découvertes, dont il faudra bientôt se contenter, faute de mieux, et peut-être, allez savoir, pour longtemps.

## Comprendre ce que j'écris

Cela n'a aucune importance que l'on comprenne ce que j'écris... C'est de venir dans l'orbe de mes préoccupations qui peut avoir un pouvoir fécondant, instructif. Mes publications n'appartiennent plus aux temps où l'on croyait que l'homme était un sujet pensant qui, pour exprimer ses pensées, faisait usage de mots qui lui servaient d'intermédiaires pour communiquer avec les autres à base d'idées et de concepts généraux. Ces idées et concepts se sont révélés vides ou parfaitement arbitraires de façon négative, conduisant, non pas à une clarification, mais à un univers de malentendus et d'impasses, eux, parfaitement com-

muns, en effet. S'approcher des objets que j'échafaude, laisser venir leur aspect, jouer avec les sens qui surgissent pour chacun et dont je n'ai pas la moindre idée, voilà ce qui doit s'opérer dans ces mises en ligne, en scène, où peut-être beaucoup plus que l'on ne croit se transmet. L'essentiel reste la force d'inspiration qui découle d'une telle situation. Se résoudre à éclaircir cette énigme par une analyse circonstanciée, déterminée à donner la nécessaire clé d'un secret, n'apporterait peut-être rien. Mes constructions ont beaucoup plus à voir avec la poésie et l'art qu'avec la philosophie. Poésie et art ne donnent rien à l'analyse critique. Ils ne peuvent être repris, commentés et surtout transportés que par des créations à leur tour, autres.

Mon travail s'adresse aux « professionnels de la création » et non pas au public, même et surtout pas à un public qui se croit éclairé et juge des choses par ses opinions. D'ailleurs celui-ci n'est pas à craindre puisqu'il ne trouvera rien à « comprendre » dans tout cela.

Un fossé s'est définitivement ouvert entre monde des créateurs, fluide et magique, et celui de la logique strictement calculatrice, qui ne peuvent plus frayer efficacement l'un avec l'autre, même si cette rupture est absurde et fondamentalement impossible. Ceux qui sauraient franchir d'un bond hardi un tel divage détiendront le pouvoir d'agir.

Une époque comme la nôtre, où les artistes doivent chanter dans le vide au son du triomphe de ce qui ne les contrefait plus mais les singe, est sans doute bien amère. Pourtant c'est une épreuve à laquelle il faut apprendre de gré ou de force à se soumettre, parce qu'elle porte en elle une puissance de transfiguration que seul le créateur ressent, pour sa joie secrète.

Ce qui est heureux en cette époque, c'est que le nécessaire achèvement qui se joue, n'est pas un épisode de plus des mêmes circonstances sans résolution. Le temps est venu, sans que peu le sache encore. Réjouissance! C'est à une autre venue que certains yeux s'accoutument déjà petit à petit.

## Poisons, antidotes

J'ai dû moi-même, et encore, en absorber en grande quantité pour me sauver, en tentant d'y survivre. Nous entrons dans les temps des grands poisons et des puissants émétiques. Le monde doit se vomir lui-même dans les phases de sa métamorphose.

Je constitue des fétiches visuels ou verbaux, ce que l'on appelle des signaux, moyens magiques par lesquels certains pourront surmonter l'épreuve, pendant laquelle ces signaux agiront sur eux par hypnose et leur permettront de supporter l'insupportable.

Ces signaux s'associent à d'autres. Les seuls qui portent encore en eux de la puissance. Pour reconnaître leur efficacité, il suffit de penser à eux tout en posant la main sur une plaque chauffée à

blanc. Si leur évocation aide à soutenir la douleur, ces signaux ont un pouvoir. Les temps qui viennent sont ceux de la pensée.



TXI est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR  
GRATUIT FRANCE 2016 - VI

